

XYZ. La revue de la nouvelle

Angle mort

Dany Tremblay



Numéro 73, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, D. (2003). Angle mort. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 38–40.

Angle mort

Dany Tremblay

Combien de fois m'as-tu répété qu'il était dangereux de t'abandonner? Je me contentais de sourire; il m'était impensable de croire que tu puisses faire du mal à quelqu'un.

Je t'ai rencontrée un après-midi d'automne, à la terrasse d'un café rue Saint-Denis. J'ai bousculé ta chaise et fait glisser ton écharpe sur le sol. En croisant ton regard pour te la rendre, j'ai été attiré, bouleversé. Tu n'étais pourtant pas mon genre, toute en rondeur et les cheveux très noirs. L'ami qui m'accompagnait s'est permis une blague qui t'aurait blessée, surtout que je n'ai pas ri. Il avait quand même raison : tu étais grosse, mal atriquée.

J'ai passé l'après-midi à t'observer. Tu sirotais un Perrier. Entre deux gorgées, tu promenais ton index sur le verre, lentement, circulairement. Lorsque tu t'es levée, je t'ai suivie sans comprendre ce qui m'arrivait. Mon ami m'a regardé le quitter en hochant la tête; il était plus dérouté que moi encore.

Tu as marché longtemps, t'arrêtant parfois devant une vitrine, reprenant ta marche en fixant le sol. J'ai dû te suivre ainsi durant une heure, puis au coin d'une rue, au milieu de la foule, je t'ai perdue. Étrangement, j'ai eu l'impression que je venais de passer à côté du bonheur, d'être soudainement dépossédé.

Les après-midi qui ont suivi, je suis retourné au café. Je t'espérais. Il a fallu quatre jours avant que tu réapparaisses, vêtue de la même robe, la même écharpe nouée au cou, le même sac porté en bandoulière. Je t'ai vue venir de loin; l'une de tes mains tripotait le tissu de ta robe à la hauteur de la cuisse.

Je t'ai regardée prendre place et commander un Perrier. J'étais soudé à ma chaise. C'est lorsque j'ai soupçonné que tu t'apprêtais à partir qu'enfin je me suis levé : te perdre à nouveau et risquer de ne plus te recroiser, cela m'était insupportable. Des mois plus tard, nous avons ri de la façon dont je t'ai abordée. Tu as une mémoire exceptionnelle, Edna, et tu m'as rappelé chaque mot, chaque geste. Je faisais collégien, disais-tu.

Edna ! J'ai si souvent eu l'impression que ce qui existait entre nous tenait de la magie. Du moins jusqu'à ce malentendu, cette blague d'un confrère. J'ai eu beau t'expliquer, répéter que je ne connaissais pas cette femme, rien ne parvenait à te convaincre. À partir de ce moment, tu t'es mise à changer, oh, subtilement, mais à changer tout de même. Je me suis alors dit que des vacances nous rapprocheraient et, le lundi suivant, nous sommes partis à la mer. Aussitôt la ville derrière nous, tu as retrouvé ta bonne humeur, tes élans de tendresse. Là-bas, nous avons passé des journées tranquilles à l'ombre d'un parasol, les pieds dans le sable, à goûter des boissons colorées. Je te jure, Edna, j'ai vraiment cru que tout était rentré dans l'ordre, à nouveau comme avant.

Bien sûr, j'aurais dû m'inquiéter que tu n'aies ni ami ni parent, ne reçoives pas d'appel, évites de parler du passé, que ce journal te suive partout. J'aurais dû trouver étrange que tu le places debout, face à nous en permanence. Il m'est même arrivé, un soir, d'éprouver l'impression que quelque chose avait été modifié sur le couvert, que l'un des personnages avait changé de position. Le lendemain, alors que tu t'étais éloignée pour un instant, j'ai observé de près la jaquette : vert olive, avec dix convives installés à une table, l'un d'eux chuchotant à l'oreille de son voisin, tous les regards dirigés vers moi. Dans le coin droit, il y avait aussi un serveur, en grande tenue, avec à la main un plateau surmonté d'une bouteille de blanc et, en avant-plan, ce chien de petite taille, absolument repoussant et montrant ses crocs. Sur le coup, en observant cette scène, m'est venue l'idée que l'homme penché à l'oreille de l'autre parlait de moi.

La nervosité, la curiosité m'ont poussé à feuilleter ton journal. Je n'ai trouvé que des pages blanches et cela a accru mon inquiétude. Tu es entrée dans la chambre alors que je le redéposais sur la commode en essayant de retrouver le même angle où tu l'avais laissé. C'était notre dernière journée avant le retour et je ne parvenais plus à être complètement avec toi, à oublier ton journal, l'étrange couverture, les mimiques étonnées ou d'attente patiente de certains personnages, cette suite de pages vides. Je

me suis surpris à penser que j'irais bientôt les rejoindre, que tous les regards des personnages de la couverture se dirigeaient vers la porte, qu'ils attendaient quelqu'un : moi. Cette idée m'a fait frissonner, rire nerveusement. À ce moment, j'ai réalisé à quel point j'en savais peu sur toi.

Je t'ai vue ranger mes vêtements auprès des tiens dans la valise. Tu prenais un soin particulier à les plier de façon à ce qu'il n'y ait pas de faux pli. J'ai d'abord crié ton nom, mais tu ne semblais rien entendre, tu chantonnais, souriante. Au moment où les autres levaient leur verre en l'honneur de mon arrivée, j'ai hurlé à nouveau ton nom, hurlé, hurlé, hurlé jusqu'à ce que tu te retournes. Tu m'as regardé, envoyé du bout des lèvres un baiser sans te départir de ton sourire, puis tu as pris le journal entre tes mains, l'as serré contre ton ventre et enfoui au creux des vêtements. J'ai vu le couvert de la valise fondre sur moi, sur eux aussi qui pourtant n'y portaient pas attention.

Je fais maintenant partie de la famille, de l'album comme on l'appelle entre nous. Nous savons, puisque nous en discutons souvent, que bientôt un autre convive nous rejoindra. Mon voisin de droite, celui-là même que j'avais cru voir changer de position, a tenté de l'avertir, mais comme moi, le nouveau venu dans ton existence, Edna, accorde pour l'instant peu d'importance à certains détails.